

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Louis BRUGUES

Choisissez la voix de votre conscience  
homélie pour la fête de la saint Maurice 2006

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2007, tome 102b, p. 4-7

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# Choisissez la voix de votre conscience

## Homélie pour la fête de la Saint Maurice 2006 Mgr Jean-louis Bruguès, évêque d'Angers



Trois raisons, mes amis, m'ont poussé à accepter l'invitation qui m'avait été adressée, si gentiment, par l'Abbaye de Saint-Maurice. Elles justifient ma présence parmi vous ce matin.

La première de ces raisons s'apparente à une dette. J'ai eu, en effet, la chance, que dis-je ? le privilège de vivre dans votre pays pendant deux ans et demi. Ce serait trop banal d'avouer que j'ai beaucoup aimé la beauté

des paysages de cette terre. En arrivant dans mon propre diocèse d'Angers, un journaliste m'avait interrogé : « Monseigneur, quels sont les paysages que vous aimez ? » J'ai eu la sottise de répondre : « la montagne et la mer ! » Et l'on m'a répondu : « Chez nous, il n'y a ni l'une, ni l'autre ! » Ce qui m'a enthousiasmé, c'est la profonde humanité de ces hommes, de ces femmes, de ces étudiants avec lesquels j'ai pu vivre. Je me trouvais devant un peuple qui, assuré de son identité, pouvait s'ouvrir à la diversité de ceux qui venaient si nombreux frapper à sa porte.

Je peux avouer devant vous, à condition que cela ne sorte pas de cet édifice, que ce séjour à Fribourg a compté parmi les périodes les plus heureuses de ma vie. Jusqu'à ce que ce dimanche soir, c'était en février 2000, où un coup de téléphone m'annonçait que la veille, le Saint-Père m'avait nommé évêque... La providence dont vient de parler si délicatement l'Évangile proclamé à l'instant, veillait sur moi comme sur chacun de nous : elle me fit un clin d'œil. En gravissant les degrés qui conduisent à la cathédrale de cette ville que je ne connaissais pas, j'aperçus saint Maurice en pierre, entouré de ses compagnons. Depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, sur cette façade conçue comme un retable, ils veillaient sur le diocèse d'Angers, ses fidèles et ses pasteurs.

C'est donc la deuxième raison qui m'a conduit à venir ici ; une sorte de jumelage. Si mes informations sont bonnes, la cathédrale d'Angers est la seule, en France, à être placée sous le patronage de saint Maurice et de ses compagnons, à l'exception de l'ancienne cathédrale de Vienne. Qui dit patronage dit modèle, source d'inspiration. Me reviennent alors en mémoire les souvenirs nombreux des martyrs de mon diocèse.

Martyrs des premiers siècles. Martyrs des premiers missionnaires envoyés au Canada. Martyrs surtout de cette page particulièrement sanglante de notre histoire : notre diocèse et le diocèse voisin de Vendée ont connu ce que nous pourrions appeler le premier auto-génocide de l'époque moderne. Par centaines, par milliers, des hommes, des femmes, des enfants, furent arrêtés, condamnés, exécutés, non pas tellement pour ce qu'ils avaient fait, mais pour ce qu'ils représentaient, et notamment ce témoignage rendu à la foi chrétienne. La litanie des martyrs n'est sûrement pas close.

Patronage signifie également source d'inspiration en ce sens que ceux que nous honorons disent quelque chose, non seulement de leur époque, qui nous reste grandement inaccessible, mais pour aujourd'hui, quelque chose pour vivre. Nous avons de la peine, sûrement, malgré quelques documents qui nous sont parvenus, à nous représenter ce qu'a pu représenter le martyre de saint Maurice et de ses compagnons, mais leur message a traversé les siècles. Il nous touche, si je puis dire, au plein cœur de notre vie. « Vous avez été, assure-t-il, vous êtes, vous serez affrontés à ce même dilemme que nous avons connu ». Comment choisir entre deux paroles données, entre deux fidélités, entre deux sortes de devoirs ? Militai-

res, ils avaient donné leur parole à l'autorité, à César, qui avait le droit de les conduire et de leur demander d'exposer leur vie. Chrétiens, ces soldats se réclamaient d'une première fidélité, fondamentale, la fidélité de n'être qu'à Celui de qui ils tenaient la vie, l'existence, et le salut : Dieu. Maurice et ses compagnons insistent : lorsque vous vous trouvez affrontés à deux sortes de devoirs, choisissez toujours ce que murmurent à votre cœur les lois non écrites de la vérité et du bien. Il n'y a pas d'autre bonheur possible.



Les formes de martyre ont varié selon les époques. Il y en a eu de sanglantes, comme on vient de le rappeler. Il y en a qui ne le sont plus, mais leur dureté n'est pas moindre. Il m'arrive souvent de rencontrer des groupes de jeunes, d'enfants, d'adolescents, même d'adultes qui me disent la difficulté qu'ils éprouvent à se dire chrétiens dans leur milieu. Un adolescent de quinze ans me confiait récemment que, dans sa classe d'un établissement pourtant catholique, ils n'étaient que trois, trois sur trente à croire en Dieu ! Ces jeunes se trouvent confrontés aux opinions dominantes, aux solidarités d'avec le groupe, au politiquement correct qui devient comme un nouvel esclavage de la pensée.

A ces jeunes aussi, saint Maurice dit : « Toujours, toujours, choisissez la voix de votre

conscience ». Ce conseil constitue la troisième raison qui m'a conduit à venir parmi vous. Nous célébrons un bel anniversaire : deux cents ans d'existence continue d'un Collège. D'un Collège marqué, bien sûr, par le souci d'une formation intégrale. Je viens moi-même d'un diocèse où l'enseignement catholique représente 41 % de la jeunesse. Quand je fais le tour des paroisses, j'entends souvent de la part des plus anciens ce regret exprimé : on ne voit plus les jeunes chez nous, il n'y en a plus à l'église. C'est vrai, mais d'un autre côté, je leur dis : « Notre Église se trouve en contact avec un jeune sur deux dans le diocèse ! Rendez-vous compte, la chance qui est la nôtre ? La moitié de notre jeunesse se trouve, si je puis dire, à portée de la voix de notre Église ». A bien des égards, chez nous en France, l'enseignement catholique se trouve dans un état de reconsidération, mieux encore, de refondation.

J'ai trouvé en arrivant ici une belle présentation de ce Collège. Permettez-moi de la lire, je souhaiterais tellement qu'elle devienne comme la devise de tous nos établissements. « Ce Collège de l'Abbaye vise à créer une atmosphère de liberté et d'exigence pour que les jeunes qui lui sont confiés puissent s'ouvrir au dialogue, découvrir et développer leur personnalité, acquérir un esprit sainement critique et largement ouvert à la vérité ; il offre aussi la possibilité de s'épanouir dans la foi par une adhésion libre et consciente. » Consciente... nous voici donc rappelés à la conscience. Cette conscience, devant laquelle nous sommes responsables, est aussi une conscience fragile et vulnérable. Un vieux maître qui me disait : « Avant d'être responsable devant sa conscience, on est responsable de sa conscience, de la manière dont on l'a éduquée, dont elle s'est construite ». Et notre Église d'ajouter : une conscience ne se construira que

si elle parvient à faire confiance et à s'ouvrir à la voix de l'Autre. De l'Autre avec un « A » majuscule d'abord. Le premier formateur de la conscience, c'est bien cet Esprit Saint, qui nous est présenté souvent, comme un « conseiller merveilleux ».

Dans mon diocèse, j'ai tenu à ce que la confirmation soit célébrée pour des garçons et des filles de quinze ans. Je sais bien que la doctrine relative à l'âge des confirmands n'est pas fixée. Pour ma part, je trouve que cet âge est l'âge idéal, parce qu'il est celui des premières décisions, l'âge des premiers pas responsables dans l'existence, l'âge où on a besoin de choisir, l'âge donc de recevoir Celui qui va intervenir comme le guide de notre navire. Je dis à ces jeunes : « si vous avez besoin de conseil, adressez-vous à Lui, il est là pour ça. Vous avez besoin de force pour résister à l'opinion d'autrui ? Adressez-vous à Lui, il est là pour ça. Vous avez besoin d'intelligence : Il est l'Esprit d'Intelligence. Vous avez besoin de sagesse : Il est l'Esprit de Sagesse. Ouvrez-vous à Lui pour vous ouvrir aux autres ! »

Les parents sont les éducateurs naturels de la conscience. La famille est devenue chez nous comme le maillon faible de la société. Tant de familles divisées, tant de familles séparées, éclatées, affaiblies ; tant d'enfants ballottés d'un parent à l'autre ! Et pourtant ces enfants doivent à leur famille une gratitude foncière. C'est grâce aux parents qu'ils sont venus à l'existence et qu'ils éprouvent la joie de vivre. Puissent-ils, en conscience, s'ouvrir à la gratitude vis-à-vis de ceux qui nous ont précédés.

Parents formateurs, puis, j'allais dire dans le cadre de ce Collège, formateurs tout court. Car le formateur n'est pas seulement celui qui transmet le savoir, celui qui nous ouvre à l'une

ou à plusieurs disciplines si nécessaires pour acquérir une compétence professionnelle ; il est foncièrement un éducateur. Nous le regardons vivre ; nous écoutons sa parole... Combien parmi nous, pourraient dire qu'ils ont découvert leur goût pour un métier, à travers ce beau témoignage des formateurs. Merci donc à ces formateurs qui, dans ce Collège, depuis deux siècles, de manière visible ou secrète, en tout cas toujours de manière profonde, ont façonné des consciences ouvertes au désir de vérité, à la lumière de la Foi.

L'Eglise, enfin, est aussi formatrice de la conscience. Nous la présentons volontiers comme une mère, puisqu'elle nous a donné la vie même de Dieu. Elle nous aime, elle nous corrige comme une mère, elle nous console, lorsque nous sommes en perdition ; elle nous pardonne. Mère et maîtresse en vérité, mère et formatrice de conscience : elle est chargée de nous donner des repères fermes et de façonner en chacun de nous cette conscience éprise de liberté et de beauté.

Saint Maurice disait : il n'y a pas d'autre bonheur que celui de suivre sa conscience. Lors-

qu'il m'arrive de dire cela à des plus jeunes, ils se récrient : « Le bonheur de saint Maurice, le bonheur de se faire exécuter, de perdre sa vie plus tôt que prévu ! » C'est ici que notre message chrétien délivre la fine pointe de sa vérité. Il n'y a pas de bonheur possible à l'ombre de la mort. Non, la mort n'est pas un point final ; elle n'est pas ce vide dans lequel chacun de nous s'engouffrera définitivement, elle n'est pas un lieu de crainte et d'anéantissement. La mort, parce qu'elle a été vaincue, est devenue un passage, comme ce passage de Saint-Maurice. Elle est devenue une porte d'entrée sur la lumière, sur le bonheur.

Mes amis, à la suite de saint Maurice et de ses compagnons, à la suite de ces aînés dans la foi, nous pouvons dire : « Seigneur permets que demain, quand tu voudras, nous nous retrouvions les mêmes, absolument les mêmes, assis à la table du festin des noces de ton Fils, l'Agneau qui s'est immolé librement, et que nous puissions nous réjouir dans l'amitié, comme maintenant. Que nous puissions jouir de cette joie d'être ensemble, pour toujours ».

Amen !

